

COLLECTION ESSAIS
dirigée par Bruno Tackels

JEAN-MARIE HORDÉ

La Mort de l'âme

Remerciements à Nathalie Durand pour son aide précieuse

© 2003 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
14, rue de la République - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-077-X

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

INTRODUCTION	9
PREMIÈRE PARTIE	23
La langue humiliée	25
Admirer	37
Élégance et respect	55
Le hors-la-loi contre l'ambitieux	85
DEUXIÈME PARTIE	97
Goûter	99
L'intimité n'est pas close	115
Pornê et la langue	131
L'amour est un récit	141
Au théâtre	159
ÉPILOGUE	189

À Claire.

(...) il y avait des moments où la civilisation, même sous cette forme, lui était chère comme un bien personnel.

VIRGINIA WOOLF, *Mrs Dalloway*.

L'élément parfait dans lequel l'intériorité est aussi extérieure que l'extériorité est le langage.

HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit*.

INTRODUCTION

À la fin du premier siècle de notre ère, Pline le Jeune renonce à la vie publique, quitte Rome et part s'installer sur les rives d'Ostia dans une maison dont il donne une précise description. La tyrannie s'était emparée de l'empire ; Pline se met à l'écart. Je rêve de cette maison que Montaigne eût aimée et comprends que chaque époque, sans doute, induit ses modes de retraite, ses dégoûts, ses refus, ses frontières intimes au-delà desquelles, le monde, s'il vient à les franchir, cesse d'être un attrait pour devenir objet de retraite. Le repli sur soi, s'il sacrifie à quelques tentations mélancoliques, serait ainsi une alternative séculaire à la soumission cynique. Notre monde n'a certes pas l'exclusivité de cette obsession de l'argent et des attributs du pouvoir comme de son corollaire, la fascination pour l'enrichissement, mais il en fait un spectacle ostentatoire.

Comment expliquer sans cela, bien que ce ne soient évidemment pas les seuls ingrédients, les succès de Bernard Tapie dans la France fin de siècle ou de Silvio Berlusconi dans l'Italie du siècle nouveau ? La liberté de s'enrichir couvre comme un cauchemar privé le rêve d'une vie commune meilleure. La politique s'y est collée les pieds comme sur une glu. C'est l'une de nos modernes tyrannies. Il en est d'autres. La visibilité, la communication,

l'étroitesse comme morale (plus encore qu'une morale étriquée), il semble bien qu'aucune responsabilité publique n'échappe à l'une ou l'autre de ces tyrannies dont on peut supposer qu'elles sont complices et forment chaîne et il n'est pas jusqu'à « l'exception culturelle » qui m'intéresse au premier chef qui n'en soit l'aveu timidement exprimé.

Tout n'est pas marchandise est devenu la réponse incantatoire trop faible au *tout est produit*. C'est un mot de vaincus. Il y aurait donc une partie du tout, sous catégorie ou fine cellophane enveloppante, dont personne ne veut connaître avec précision le territoire, les frontières, les objets ou le statut de ceux qui y vivent, qui échapperait à l'emprise de la marchandise. Accepter avec plus ou moins de conviction que « tout » n'est pas jetable, est-ce énoncer avec fermeté ce qui est ou pourrait être pérenne ? La molle conviction de nombre de responsables politiques à ce sujet m'apparaît plus comme une volonté de ne pas voir la gravité de l'enjeu, voire comme un aveu de désintéressement, que comme une question sincère, difficile, ou résolument contradictoire avec la nouvelle organisation du monde, tout entière vissée sur l'axe économique de la défense des intérêts privés. Sur ce sujet, l'exception doit être la règle.

Nous avons appris combien ce monde a davantage besoin de masse que d'individus. On sait les ravages intimes de ce mépris social, on les raconte, on en fait des sujets d'émissions à la télévision où « chacun » est invité à exprimer devant Tous ses misères privées ou ses espoirs domestiques. Comme il est entendu qu'il y a du malheur, la société médiatique est tout à la joie non hypocrite – on le sait ; on en parle ! – d'exposer les méandres. Il y a néanmoins une condition

nécessaire à cette expression : que l'individuel soit représentatif. On raconte l'individuel en tant qu'il est une généralité au lieu de mettre à la question cette représentation générale de mal-être au nom d'une singularité réfléchie. Notre société médiatisée dit là avec violence sa haine des solitaires, elle y énonce à la perfection son projet de réduire l'individu dans la masse. Son obsession du « représentatif » satisfait la sociologie et défait la poésie : ainsi décrivons-nous le sort commun pour mieux ignorer l'existence individuelle. L'individu est un « produit » lorsqu'il est l'unité interchangeable d'une masse. Ne parle-t-on pas aussi d'individus lorsqu'il s'agit de dénombrer un troupeau ? Voici chacun devenu un exemple potentiel, un alibi pour le concret. C'est terrible d'être un exemple : c'est mourir de solitude, noyé dans la compassion du « vous n'êtes pas le seul » ; « ça n'arrive pas qu'aux autres » évite de penser que ça n'arrive jamais qu'à soi. La laideur du monde libéral moderne est celle de cette hypocrisie et de cet écrasement du particulier dans le général.

Les changements urbains opérés au nom du nombre ont ainsi sacrifié nos villes et nous nous étonnons encore que l'individu y vive mal. Le « barbare » des villes est enfant de la laideur autant que fils du chômage. L'Europe communautaire, comme les États-Unis, est un ensemble démocratique, la cause est entendue. Nous vivons, nous « Européens », dans des sociétés où le respect de la liberté individuelle est exemplaire, au moins à titre de comparaison avec ce que fut le bloc soviétique ou ce que sont encore nombre de pays dans le monde. Nous n'avons donc pas à nous plaindre, nous aurions même à nous

estimer heureux. C'est pourtant au nom de cet acquis que nous sommes autorisés à en interroger les législations, les usages, les pratiques officielles et officieuses : c'est notre culture démocratique même qui nous offre les outils pour interroger la pente suivie, contrôlée ou subie. Comme devant une personne, se demander : sommes-nous sur la bonne pente, n'y a-t-il rien qui puisse inquiéter ou contredire les certitudes parfois suffisantes du discours officiel ? La police statistique ne m'offre aucun réconfort. Qu'un industriel américain – mais pourrait-il tout aussi bien être français, italien ou allemand ? – me dise dans un large sourire que « la pente est bonne puisque je vis beaucoup mieux que mon grand-père au simple motif que je consomme davantage et bénéficie d'une technologie sans pareil », ne m'offre aucun réconfort ni ne calme mes inquiétudes quant à ce qu'il serait convenu d'appeler le bien-vivre. L'augmentation supposée de mes capacités à consommer ne répond pas à ma question, ni n'améliore mon aptitude à mener une vie heureuse. Je n'entends pas que le domaine public, autrement dit la responsabilité politique, exclut de son champ les rapports complexes de la vie « publique » avec la vie « privée ». Tout n'est sans doute pas politique (dans un sens étroit, du moins, du mot politique), mais tout est mêlé, interdépendant.

Mais que l'homme soit un animal politique à un plus haut degré qu'une abeille quelconque ou tout autre animal vivant à l'état grégaire, cela est évident. La nature, en effet, selon nous, ne fait rien en vain ; *et l'homme, seul de tous les animaux, possède la parole.* Or, tandis que la voix ne sert qu'à indiquer la joie ou la peine, et appartient pour ce motif aux autres animaux

également (...), le *discours* sert à exprimer l'utile et le nuisible, et par suite aussi, le juste et l'injuste : car c'est le caractère propre de l'homme par rapport aux autres animaux, d'être le seul à avoir le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et des autres notions morales, et c'est la communauté de ces sentiments qui engendre famille et cité.

Aristote, *La Politique*, livre I, ch. II.

Il se peut que j'aie mauvais caractère, comme on le dit aux enfants et en effet : on me l'a beaucoup dit ! Néanmoins je ne peux me convaincre que ce qui change dans notre monde change en bien – au moins pour l'essentiel – là où je vois surtout dégradation et perte. Il me semble même que la conception de « l'essentiel » est aujourd'hui perdue pour le plus grand nombre ou en voie de l'être. Et qu'est-ce donc que « l'essentiel » me demanderait sans doute mon industriel américain ? Votre problème, votre question personnelle et privée me dirait-il, là, sans aucun doute. Eh bien, non ! Ma position est faible, car je suis bien en peine de définir cette essence. Je peux en revanche suivre ses effets et à partir de ses traductions « concrètes », en dessiner les contours et évaluer ses lignes de fuite. Ce sont quelques-uns de ces effets, bien loin de toute sociologie et de toute statistique, que je veux relever ici. Car si je ne peux d'un trait définir l'essentiel, ni même le qualifier d'un mot, je ne peux m'empêcher de soupçonner l'incapacité où est notre modernité à comprendre que rien de la vie d'un homme n'est absolument étranger à son environnement politique, comme rien n'est réductible à la plus ou moins grande satisfaction du consumma-

teur. Risquons une affirmation, à titre d'hypothèse : plus le lien *politique* qui attache l'homme individuel à sa collectivité se distend, plus il s'étire jusqu'à se briser, plus se réduisent les possibilités d'élever son « humanité » au-delà du chaos ou de « soigner son âme ». La leçon tragique et l'enseignement platonicien sont oubliés. Car si éduquer, c'est élever, encore faut-il savoir ce qui s'élève. Sans ce « lien », l'usage (dans les rapports humains, les relations sociales, les rapports de génération) perd toute exigence et la critique qui constitue et nourrit les rapports de l'homme au monde s'éteint. Il est inconcevable, parce qu'absolument contradictoire, qu'une société s'autoqualifie démocratique, sans élever la capacité critique au rang des qualités publiques.

Qu'en démocratie, un débat se résolve dans un compromis, je l'entends ; mais qu'un consensus s'impose sans débat ou pire, l'interdise : cela, nombreux sont encore ceux, au moins parmi les solitaires, qui ne l'acceptent pas. Cette déchéance publique est une douleur privée.

Il y a ainsi dans mon désarroi et ma colère d'athée une revendication issue d'une culture qui serait en voie d'effondrement rapide : celle de la spiritualité. La parcellisation de l'humain découpé en zones de compétences abstraites ¹, le sépare de lui-même parce qu'il est ainsi exclu des rapports concrets qui peuvent lier et transformer l'individu (unité de la masse) en sujet. La question n'est pas celle de l'autonomie (vivre en société, c'est vivre dépendant), mais celle des processus d'unification.

1. Jacques Le Goff, *La Barbarie douce*.

La spiritualité commencerait par cette exigence d'unité, élevée devant les aliénations de la vie séparée. La critique elle-même se forme dans la confrontation d'une expérience singulière à un ensemble qui la dépasse. C'est pourquoi, que cet ensemble soit politique ou non, qu'il reste immanent ou qu'il sollicite une théologie, il est aspiration. En ce sens, il n'est pas d'homme critique, c'est-à-dire inquiet, insatisfait ou simplement curieux, qui ne soit appelé par une forme originale, ou héritée, de spiritualité. Or, le projet libéral – en cours de réalisation – d'une économie mondialisée n'a que faire d'une aspiration de cette nature.

Elle pourrait même devenir une ennemie intérieure redoutable et à ce titre, être combattue. Qui peut être assuré qu'elle ne le soit pas déjà ?

Son existence si minoritaire semble bien être au contraire le signe d'une victoire quasi acquise de ceux pour qui l'humain est un simple consommateur ou encore un trop coûteux producteur d'objets : ainsi les riches consomment, les pauvres produisent ! Cela s'appelle la délocalisation. Si l'individu lui-même devient un « produit », ce qu'il est quand il devient l'unité interchangeable d'une masse, alors notre monde aura réussi le plus accompli des régimes tyranniques avec l'assentiment de la majorité de ses membres. Tous ceux, hélas, qui se rangeront du côté d'une minorité de plus en plus faible n'auront pas la maison de Plin à portée de main pour se mettre à l'écart. C'est l'écart lui-même qui deviendrait impossible, la distance et l'ensemble de ses attributs : élégance, courtoisie, délicatesse, respect, style, amour différencié... Quelques prototypes suffiront.

Un usage nuancé de la langue disparaîtra – tout cela est en cours – et avec lui la sensation nuancée, le sentiment diversifié, la compréhension inquiète de soi, la conception de l'inaccessible comme point de fuite infini de la question de l'humain.

C'est en ce sens que le développement univoque d'une société enrichie et aveuglée par ses intérêts de court terme est porteuse de mort. C'est une mort laide qui se propose ici : pas celle qui conclut une vie tant bien que mal accomplie.

Si la mélancolie, pour le dire très vite, est une sorte de compromis entre la pulsion de mort et la pulsion de vie, alors elle est l'effet quasi inévitable que je place devant cette détestation de la vulgarité qui irrite mes jours. La mort a gangrené l'âme et en ruine l'appétit. Mais je veux espérer qu'il est encore possible de tirer de la mélancolie elle-même une énergie nouvelle, peut-être plus concentrée sur ce qui vit toujours dans un ciel de valeurs différenciées : l'art, et pour moi qui en fais métier, plus particulièrement le théâtre.

Il existe, c'est entendu, une mélancolie clinique, sur laquelle les remèdes agissent parfois ; il en existe une autre, sous-jacente à nos explosions de gaieté elles-mêmes, et qui nous accompagne partout, sans nous laisser seul à aucun moment. Cette maléfique omniprésence, rien ne nous permet de nous en délivrer : elle est notre moi à jamais face à lui-même.

Emil Michel Cioran, *Aveux et Anathèmes*.

Le théâtre que je présente est une action, une bataille qui fouille de l'intime. Le Théâtre de la Bastille est un théâtre notoirement minoritaire. Je ressens une certaine fierté, je l'avoue, de ces deux

mots : notoire et minoritaire. Ne pas chercher plus loin la carrière est sans doute perçu avec une curiosité pas toujours indulgente mais, y verrait-on de l'orgueil – péché capital, je ne l'ignore pas – que je l'assumerais. Ce qui m'importe dans ma pratique, c'est de gagner en liberté. Je me souviens d'un jeune homme lors d'une rencontre au théâtre, qui ne comprenait pas que je refuse de parler des « spectacles » en terme de « produits ». J'aimerais qu'il comprenne. Je me souviens d'une élève comédienne qui avait bien du mal à admettre que ses sentiments devaient se mettre en réserve devant le texte pour en faire l'épreuve et non pas contraindre le texte à se soumettre à son « ressentir ». J'aimerais qu'elle gagne cette liberté ; j'aimerais qu'elle se surprenne à « sentir » plus largement que ce vers quoi son imagination bridée peut l'amener et qu'elle en éprouve une joie nouvelle. La méfiance que les opinions publique et médiatique – aujourd'hui presque entièrement confondues – affiche à l'égard des solitaires, des indépendants, des hostiles, des pas sympathiques, se réfère toujours au « populaire ». En son nom, elle défie le « distingué ». Il faudrait donc réapprendre à se distinguer, non par vanité, surtout pas, mais pour se mettre à l'écart et trouver le courage de s'y tenir, sachant que c'est de là, de cette distance, qu'il est possible d'inventer une relation véritable aux autres, aux textes, au proche comme au lointain. J'y reviendrai : l'amour lui-même, l'état amoureux, nécessite cet écart léger mais profond, entre ceux qui, dans la durée, s'aiment.

Ce manque de distance interdit un rapport à l'autre et au monde, constitué à partir d'un respect attentif. Le mépris aujourd'hui communément affiché pour la nuance diminue la perception et affadit le monde, de